

sont ombragées de gros arbres très-hauts, serrés, mutilés et couverts, comme en Caroline, dans toute leur longueur, de cette mousse qui leur donne un aspect si lugubre.

En s'avancant le terrain s'élève, et bientôt cette portion haute laisse assez d'étendue pour pouvoir être habitée. Alors les rives défrichées découvrent de distance en distance de jolies maisons de campagnes; les unes en bois entourées de galeries dans le goût chinois; d'autres en briques sont couronnées de galeries à l'italienne; plusieurs ont des colonnades; toutes sont précédées par de grands jardins grillés; on y voit des orangers magnifiques.

La navigation du bayou Saint-Jean finit à une lieue de la ville, il se perd ensuite dans les marais. On a creusé un canal de là jusqu'à la ville; les petits navires y peuvent naviguer; il sert aussi à égoutter les eaux des rues et des environs; car à la Nouvelle-Orléans et tout le long de la partie inférieure du fleuve, sur une étendue de près de cent lieues, c'est tout le contraire de ce que l'on voit en Europe. Nos rivières reçoivent par des ruisseaux les eaux pluviales, tandis que dans cette portion du Mississipi, elles s'en éloignent et coulent au loin pour se verser dans des marais dont le fond est plus bas que les rives du fleuve.

Autrefois les maisons de la Nouvelle-Orléans

étaient presque entièrement en bois; aujourd'hui celles-ci ne se trouvent plus que dans les quartiers reculés; celles que l'on bâtit sont en briques, plusieurs sont fort belles, et cette ville annonce une prospérité croissante; on y compte 28,000 habitans; sa population augmente rapidement par l'arrivée de ceux des autres états de l'Union et de beaucoup d'Européens qui viennent s'y établir. Sa position pour le commerce est incomparable par le fleuve immense qui la baigne et qui reçoit les eaux d'une grande partie de l'Amérique septentrionale au nord du golfe du Mexique. En 1819 cinquante bateaux à vapeur naviguaient sur le Mississipi et sur ses affluens, et l'on en construisait de nouveaux. Il y arrive et il en part plus de mille navires par an. Plus de 1500 bateaux plats y apportent les productions du pays haut. Leur valeur est de 14,000,000 de dollars.

Il y a quinze ans la langue française dominait à la Nouvelle-Orléans, aujourd'hui l'anglais est d'un usage plus général.

Durant la guerre terminée en 1815 les Anglais firent une descente au-dessous de la Nouvelle-Orléans; leur armée était de 10,000 hommes. Ils publièrent des proclamations dans lesquelles ils promettaient aux habitans protection et amitié, la conquête de cette ville les tentait; ils espéraient que l'une des deux nations qui forment la popu-

lation du pays voisin, se déclarerait en leur faveur. Personne ne vint les joindre ; alors ils essayèrent d'enlever les retranchemens défendus par les Américains ; le 26 décembre 1814 et le 6 janvier 1815, ils éprouvèrent une déconfiture complète, et après avoir perdu plus de 8,000 hommes, ils furent obligés de se retirer. L'armée américaine commandée par le général Jackson, n'eut que six hommes tués et sept blessés.

La levée qui préserve la Nouvelle-Orléans des inondations du fleuve, se prolonge du fort Plaquemine situé à quinze lieues plus bas, jusqu'à quarante lieues au-dessous, elle a quatre pieds de haut et quinze de large ; c'est pour la ville la promenade la plus agréable. La plupart des maisons sont sur des dés ; on ne peut leur creuser des fondemens ; l'on trouve l'eau à moins d'un pied et souvent elle est à la superficie du sol. Il n'y a donc pas de caves ; l'étage inférieur est élevée de six pieds au-dessus du sol, et cet espace en tient lieu.

Quelques voyageurs ont pensé que le climat de la Nouvelle-Orléans devenait de jour en jour plus malsain, parce que les maisons à plusieurs étages que l'on y bâtissait obstruaient la circulation de l'air. Dans les premiers temps de la fondation de cette ville, de petites maisons en bois, bien espacées, ne le concentraient pas ; les marais voisins abrités par l'ombre d'arbres touffus, répan-

daient sur sa surface une fraîcheur salubre ; ils épuraient l'atmosphère. C'est pourquoi l'on ne connaissait pas alors les fièvres dévorantes qui aujourd'hui ravagent la population ; ainsi l'on devait vanter la bonté de son climat.

On a observé que la profondeur du Mississipi, devant la ville, n'était plus aussi considérable qu'autrefois ; mais elle l'est encore suffisamment pour les navires les plus gros. D'ailleurs ils peuvent s'approcher du bord et prendre leur cargaison sans aucune difficulté. La largeur qui est de cinq cents toises, permet aussi à un grand nombre de bâtimens de mouiller sur plusieurs lignes. Son embouchure éloignée seulement de trente lieues, rend les communications avec la mer assez faciles ; cet espace ne renferme qu'une langue de terre qui avance dans le golfe du Mexique comme ferait une jetée. A l'endroit où la Nouvelle-Orléans est située, cette jetée se resserre tellement, qu'elle n'a que quatre lieues de largeur, y compris le fleuve. A l'est on peut communiquer avec la mer par le lac Ponchartrain ; de l'autre côté par le lac Barataria. Ainsi en traversant cet isthme, on peut dans quatre à cinq heures communiquer du lac Ponchartrain au lac Barataria, tandis que par mer on aurait quatre-vingts lieues à parcourir parce qu'il faudrait tourner la jetée formée par ce fleuve.

Harris étant allé de Savannah à Philadelphie,

partit de cette dernière ville au mois de mai 1818 pour Pittsburg. Il voyageait à pied avec un de ses compatriotes venu comme lui en Amérique pour observer le pays. « La quantité des émigrans, dit-il, augmente continuellement malgré tout ce que l'on raconte de la pénurie et de la misère qu'ils ont à souffrir, bruits que répandent ceux qui reviennent en Europe après avoir vu leurs espérances déçues. Je passe le Skuykill, et je m'achemine sur la grande route de l'ouest, au milieu d'une foule de gens qui vont et viennent à pied, à cheval et en voitures de toutes les sortes. Les comtés de Chester et de Lancaster que je traverse font honneur à l'industrie et à la prudence des colons allemands qui y sont les plus nombreux. Des champs et des jardins soignés, des étables et des granges en bon état, sont des indices de leur prospérité; l'abondance qui règne sur leur table, prouve la différence qui existe entre leur position dans ce pays et ce qu'elle serait en Europe, où les impôts, les redevances et les dîmes, forcent le cultivateur à envoyer au marché ce qu'il a de meilleur.

« Le terrain paraît plus fertile qu'aux environs de Philadelphie. La jolie petite ville de Westchester nous donna un échantillon de la manière de vivre que nous verrions partout. La vue des excellens aloyaux que l'on nous servit, mets national favori,

invite mon compagnon à bénir le gouvernement qui n'empoisonne pas les fruits d'une honnête activité.

« Les émanations des roses qui pendent par-dessus les haies, me ranimèrent pendant que je passais; les visages fleuris que j'apercevais dans chaque maison, et qui différaient tant des figures valétudinaires des marais de la Géorgie, m'inspiraient le désir de devenir habitant de cette belle contrée.

« Strasbourg, lieu insignifiant, et Lancaster une des plus grandes villes de l'intérieur de la Pennsylvanie, sont dans une situation agréable, leur propreté est ravissante. A quelques milles de Lancaster, j'arrivai à Columbia sur les bords de la Susquehanna; cette ville fait un bon commerce en bois et en grains; on pêche dans le fleuve des poissons excellens. Je le passai sur un pont long d'un mille un quart, en bois, et recouvert d'un toit, avec des ouvertures sur les côtés pour donner accès au jour; un écriteau avertit de prendre la droite, conformément à la loi, et défend en passant le pont, sous peine d'amende, de fumer la cigare. L'aspect pittoresque du fleuve et des torrens qui s'y jettent, forment un contraste avec les rochers sombres, le feuillage verdoyant, les maisons de Columbia, le pont, les pêcheries sur le rivage; le coup-d'œil est magnifique. Nous lui

avons tourné le dos pour nous avancer vers York, dont les clochers et les maisons en pierre nous donnaient de loin une bonne idée qui ne fut pas trompée en y entrant. Là nous avons commencé à monter; nous avons passé la nuit à quelques milles d'York. Le 1^{er} juin nous avons aperçu les premières montagnes.

« Notre hôte était un honnête Allemand, qui en arrivant en Amérique s'était vendu pour deux ans, afin de payer son passage. Depuis trente ans qu'il s'est établi dans cet endroit, il a par l'agriculture, le commerce et son auberge, gagné 30,000 dollars; ses enfans reçoivent une bonne éducation, et les filles qui suivent l'exemple de leur mère, sont si soigneuses et si actives dans le ménage, que mon compagnon de voyage qui peut-être calcule en idée les dollars, les compare aux jeunes filles du Hartfordshire.

« En gravissant sur les monts, mon œil plongeait avec plaisir sur la vallée boisée, qui était embellie de villages et de villes, séjour de la liberté et de l'abondance. Dès que nous avons atteint un sommet, d'autres pentes de montagnes se déployaient à nos yeux et s'étendaient à perte de vue. La première ville intéressante est Chambersburgh, distante de 145 milles à l'ouest de Philadelphie; mon compagnon me quitta là; je passai devant le fort London, ancien poste militaire, et

j'arrivai au Bloody-Run (rivière du Sang), ainsi nommé d'une rencontre dans laquelle des Indiens qui escortaient un convoi de vivres pour le général Braddock, furent tous tués par l'ennemi, à l'exception de deux qui publièrent le malheureux sort de leurs compatriotes.

« Bedford, sur un bras de la Juniata, est une petite ville à laquelle ses eaux minérales ont acquis quelque importance. Elle était remplie de gens de toutes les parties des États-Unis. La Juniata poursuit son cours sinueux au milieu des rochers; ses rives offrent beaucoup de perspectives pittoresques; on y trouve le meilleur minerai de fer du pays. De Bedford à Shellstown au pied de l'Alleghany, on rencontre principalement du sable et des cailloux, entremêlés d'un peu de bonne terre, l'air y est pur et fort agréable. Je suis arrivé au grand mur de séparation entre les provinces de l'est et de l'ouest; le voyageur qui le gravit avec peine, et reprenant haleine, se tourne plus d'une fois pour regarder la route qu'il a suivie; il ne peut rien voir; les arbres qui de tous les côtés couvrent les hauteurs, l'empêchent de porter ses yeux au loin. Les jolies fleurs des arbrisseaux rehaussent agréablement la sombre verdure du chêne dont les branches robustes les garantissent de la chaleur brûlante.

« En descendant la pente occidentale des monts,

je m'arrêtai un instant dans une auberge qui ne consiste qu'en une maison grossièrement construite en bois; l'affluence des voyageurs a engagé le propriétaire à y ajouter une aile en briques. Je trouvai dans une chambre un très-bon piano. Après une course de quelques milles à travers au terrain médiocre et marécageux, j'entrai à Stogstown situé sur une hauteur bien aérée.

« Le 21 juin je fis route au sud, je voyageais à cheval, je traversai pendant 16 milles de belles forêts; des mûres et des cerises bien mûres étanchèrent ma soif. J'arrivai à Somerset; mon hôte avait servi dans la guerre de l'indépendance; il est fier de raconter les campagnes qu'il a faites sous Washington. Le portrait de ce grand homme orne la salle à manger.

« Je franchis par un chemin très-rude le Laurel-Mountain; parvenu au sommet, je découvris à la fois la Pennsylvanie, le Maryland et la Virginie; je descendis vers Connelsville, jolie ville qui se prolonge jusques sur les bords de l'Yoghiogany. Cette rivière après un cours sinueux dans une vallée charmante se réunit à la Monongahéla. Connelsville est entouré de mines de fer; cette ville a aussi des papeteries, des scieries, des moulins à farine et à foulon.

« En allant de Connelsville à Brownsville, je passai par des défilés qui ont offert des positions

militaires dans les guerres entre les Français et les Anglais. Brownsville est séparé de Bridgeport par la Monongahéla; elle est sur la grande route de Washington; ce qui contribuera sans doute aussi à la rendre florissante. On y fabrique du verre, des bouteilles, des poteries; ces marchandises sont expédiées par la rivière avec des fruits, du cidre, de l'eau-de-vie, du blé et de la fonte, dans différentes parties du pays. Ce canton est peut-être pour le climat et les points de vue le plus beau de la Pennsylvanie; quoiqu'il soit entrecoupé de rochers, le terrain y est excellent en plusieurs endroits; dans les lieux arides, il a des richesses inépuisables en houille et en fer; les veines de houille sont à fleur du sol sur la pente des monts, ce qui facilite beaucoup leur exploitation.

« Je profitai du départ de quelques bateaux qui transportaient du verre à Wheeling pour admirer la beauté des rives de la Monongahéla. A chaque détour de la rivière je découvrais des bourgs, des maisons de campagne, des falaises rocailleuses ou des champs en pente douce; cet aspect qui variait à chaque instant était ravissant. Ayant à rendre visite à un Anglais qui demeurait à 20 milles au-dessous de Brownsville, je quittai le bateau à neuf heures du soir; les éclairs guidèrent ma marche quand je fus à terre, et de cette

manière je gagnai une auberge, très-joyeux d'avoir trouvé un abri pour la nuit.

Le lendemain matin j'allai chez mon compatriote. Il est établi dans ce pays depuis vingt ans, et ne montre pas le moindre désir de retourner en Angleterre, quoiqu'il soit très-content d'en avoir des nouvelles et d'entendre parler de ses amis. Il me conduisit le soir dans une forêt touffue de beaux érables; tous les ans il en tire quelques quintaux de sucre excellent. Il me mena chez son frère qui est également propriétaire. Je veux décrire la manière d'être de ce dernier, pour donner une idée de l'existence des habitans des parties occidentales de la Pennsylvanie. La maison est en bois; il y a deux pièces au rez-de-chaussée, et une chambre au-dessus. La cuisine, le four, la laiterie où est le puits, sont autant de bâtimens isolés, de même que la grange, les étables et le pressoir pour le cidre. La famille soupait, il était sept heures; l'ami du frère fut naturellement invité à s'asseoir. Le repas consistait en café, thé, gâteaux de sarrazin, pain et beurre, pain rôti, biscuit, poules rôties et fricassées, œufs, bœuf et gibier fumé, fromage, pâtés aux pommes et aux giraumonts, choucroûte, compotes de pommes, raisins, coings, pêches, prunes, cerises, crème. Le linge de table était fait dans la maison; après le repas nous sommes allés dans une autre pièce

dont le tapis était également un ouvrage de la famille, il en était de même des vêtemens et des lits; il aurait été difficile de distinguer ces ouvrages de ceux que l'on façonne en Angleterre. La soirée se termina par une collation de pêches, de pommes, de mûres, l'on but du cidre et du vin de groseille, et de l'eau-de-vie de cerise. Tout, à l'exception du thé et du café, était du produit de la ferme. Elle est de 200 acres, et les impôts qu'elle paye ne se montent pas annuellement à six dollars. Je passai trois jours chez mes compatriotes. J'en partis le 4 juillet; en passant devant la maison où j'avais vu tant de simplicité et de luxe patriarcal, j'aperçus les filles de mes hôtes, qui le soir avaient fait les honneurs de la table avec autant d'aisance et d'amabilité qu'aucune dame de notre pays, en ce moment assises chacune sur des escabeaux; elles étaient occupées à traire les vaches.

« A Elizabeth-Stadt je passai la Monongahéla, je parcourus quatorze milles dans un pays montagneux, et j'arrivai à Pittsburg. Cette ville a été successivement du temps des Français le fort du Quesne; du temps des Anglais le fort Pitt. C'était le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance américaine; on le célébrait par des décharges d'artillerie, des évolutions militaires de la milice et des volontaires, des parties de plaisir sur les collines

voisines de la ville et sur la rivière. Les Irlandais très-nombreux dans ces environs, témoignent leur enthousiasme pour ce beau jour, par d'abondantes libations de leur whisky chéri.

« L'attention de tous ceux qui parlent de l'Amérique et de son avenir, est fixée sur Pittsburg; c'est sur ce point que l'émigrant tourne les yeux; s'il demande qu'elle est la ville la plus florissante ou en quel lieu il a le plus de chances de réussir, n'importe quel genre d'industrie il nomme, on lui répond constamment : Pittsburg. » Effectivement elle offre toutes sortes d'avantages, et peut-être plus qu'aucune autre ville des États-Unis. Située au confluent de la Monongahéla et de l'Alleghany, rivières qui sont toutes deux navigables, dans certaines saisons jusqu'à une distance de 200 et de 300 milles, elle reçoit les productions d'un territoire très-étendu, et l'Ohio, nom que les deux rivières prennent, en se réunissant, la rend l'entrepôt de toutes les marchandises que les contrées de l'ouest tirent des états de la côte. De plus, ses mines abondantes de houille et de fer la rendent propre à l'établissement de manufactures. La dernière guerre avec l'Angleterre a commencé à la faire connaître sous ce rapport, et si ceux qui en entreprirent avaient agi avec plus de prudence, ils n'auraient pas beaucoup souffert, à la paix, de la concurrence des marchandises anglaises. Mais il

paraît que les négocians américains ont, comme les Anglais, été éblouis par la perspective brillante que la spéculation présentait. Cette espérance trompeuse fut cause que les verreries, les fonderies, les laminoirs de plomb, les fabriques de toiles s'établirent comme par un coup de baguette. Les cheminées de ces usines, semblables à autant de bouches de volcans, vomissent une fumée noire et épaisse, qui souvent enveloppe toute la ville, parce que les montagnes voisines l'empêchent de s'échapper et la repoussent. On fabrique des verres, des bouteilles et des cristaux en grande quantité; ces marchandises sont embarquées sur l'Ohio. On y fait en grand des ouvrages d'ébénisterie et de sellerie, des agrès de navires; il y a des tanneries, d'immenses moulins à farine; en un mot, tout annonce une activité extrême.

D'après le dénombrement de 1820, on a trouvé à Pittsburg 7,250 habitans.

« La sécheresse de cette année 1818, dit Harris, avait rendu la navigation difficile au-dessous de Pittsburg; on passait avec peine sur les bancs de sable de l'Ohio. Heureusement l'eau vient de monter de quelques pouces; ce qui met en mouvement tout ceux qui désirent descendre la rivière. Il faut donc que je ne néglige pas l'occasion, quoique je quitte Pittsburg à regret.

« Le 22 juillet je m'embarque sur un navire

de cinquante tonneaux; quelques-uns de mes compagnons de voyages sont des négocians qui reviennent de Philadelphie et de New-York, où ils ont acheté des marchandises qui composent la plus grande partie de notre cargaison. Nous avons touché plusieurs fois. Matelots et passagers, il faut que tout le monde mette la main à l'œuvre pour dégager le navire. Deux fois nous avons été portés si avant sur le banc par la rapidité de la rivière et notre défaut d'attention, qu'il fallut transporter la cargaison à terre à l'aide de bateaux plats, et de quelques bras de plus. Le 25 nous avons passé devant Beaver; il y a des mines de fer dans les environs de cette ville. Plus loin nous étions au milieu de forêts continues; on y aperçoit çà et là les cabanes des colons qui commencent leurs établissemens. On ne peut en naviguant sur l'Ohio, s'empêcher de reconnaître la justesse du nom de Belle-Rivière que les Français lui avaient donné. Ses beautés pittoresques méritent d'être chantées par un poète.

« Le 29 à midi nous franchissons les limites de la Pennsylvanie. Nous avons la Virginie à gauche, et l'état d'Ohio à droite. Nous passons devant plusieurs villes. Stenbenville à droite est très-commerçante; on y a établi une manufacture de toile de coton; c'est une entreprise difficile dans ce pays à cause du prix élevé des journées d'ou-

vriers et du manque de mains expérimentées. Stenbenville est mieux située que d'autres villes sur l'Ohio; étant sur un plateau élevé qui la met à l'abri des crues subites de cette rivière. Plus loin Wellsburgh, à gauche, ci-devant Charleston, fait beaucoup d'affaires en faïence et en poterie; c'est l'entrepôt des fabriques des environs. Warren à droite n'est composé que de cabanes éparses. Wheeling à gauche est une place qui acquerra plus d'importance, car elle située sur la grande route; d'ailleurs la rivière étant, de ce point en descendant, navigable dans toutes les saisons, beaucoup de voyageurs aiment mieux s'y embarquer qu'à Pittsburg.

« Ce serait une répétition fastidieuse que de vouloir décrire tous les aspects ravissans que l'Ohio m'a présentés à mesure que j'avançais. Celui du Long-Reach, grand enfoncement, est de la plus grande magnificence. Les rives de chaque côté sont couvertes de maisons, non-seulement commodes, mais élégantes; elles sont en pierres et bâties dans des positions charmantes. Les îles qui dans cet endroit et dans beaucoup d'autres coupent le cours de l'Ohio, sont couvertes d'arbres et ajoutent partout à la richesse de la perspective. Des bateaux vont de côté et d'autre, les rameurs chantent et font mouvoir leurs avirons en cadence; cependant la trompe du planteur appelle sa fa-